

Le malheureux abandonna son pays pour toujours. Le cri de l'injure le suivit au travers des mers, sur le Rhin, au pied des Alpes ; s'affaiblit peu à peu, puis s'éteignit ; ceux qui l'avaient poussé commencèrent à se demander quel était, après tout, le sujet pour lequel ils faisaient tant de bruit, et voulurent rappeler le criminel qu'ils venaient de chasser. Ses poésies devinrent plus populaires que jamais ; ses lamentations furent lues avec larmes par mille et mille personnes qui ne l'avaient jamais aperçu.

Il avait fixé sa demeure sur les bords de l'Adriatique, dans la plus pittoresque et la plus intéressante des villes, sous le plus beau des cieux et près de la plus belle des mers. Les dispositions à la censure n'étaient point le vice de ses nouveaux compatriotes. C'était une race corrompue par un mauvais gouvernement, depuis longtemps renommée pour son habileté dans les arts de la volupté et pleine de tolérance pour tous les caprices des sens. Il n'avait rien à craindre de l'opinion de son pays adoptif. Quant à celle de sa patrie, il était en guerre ouverte avec elle. Il s'abandonna à des excès de violence et de désespoir que n'ennoblirent aucun sentiment généreux ou tendre. De son harem de Venise, il publia volume sur volume, pleins d'éloquence, d'esprit, de libertinage et d'un amer dédain. Sa santé s'affaiblit par suite de son intempérance. Ses cheveux devinrent gris. La nourriture cessa de le soutenir. Une fièvre hectique le consuma. Il semblait que son corps et son esprit allaient périr ensemble.

Il échappa en quelque sorte à ce triste avilissement par une liaison qui, bien que coupable, jugée au point de vue de la moralité du pays pouvait s'appeler vertueuse. Mais une imagination souillée par le vice, un caractère aigri par le malheur, enfin un corps habitué aux fatales excitations de l'ivresse l'empêchèrent de jouir pleinement du bonheur qu'il aurait pu trouver dans le plus pur et le plus paisible de ses nombreux amours. Des débauches nocturnes de liqueurs et de vin du Rhin avaient commencé la ruine de sa belle intelligence. Son vers perdit beaucoup de l'énergie et de la concision qui le distinguaient. Il ne voulut cependant pas résigner sans lutte l'empire qu'il avait exercé sur les hommes de son époque. Un nouveau rêve d'ambition se présenta à lui, devenir le chef d'un parti littéraire, le grand moteur d'une révolution intellectuelle, guider l'esprit public d'Angleterre de sa retraite d'Italie, comme Voltaire avait gouverné les esprits français de sa villa de Ferney ; ce fut sans doute avec cet espoir qu'il fonda le *Libéral*. Mais quelque grand qu'ait été son pouvoir sur les imaginations contemporaines, il se trompa sur ses propres forces en se flattant de conduire l'opinion, et il s'abusa plus complètement encore sur son caractère quand il pensa que son entente avec d'autres hommes de lettres pourrait être de quelque durée. Le plan échoua et il échoua ignominieusement. Mécontent de lui-même, mécontent de ses collaborateurs, il abandonna l'affaire et se tourna vers un autre projet, le dernier et le plus noble de sa vie.

Une nation, autrefois la première entre toutes les nations, prééminente par le savoir, par la gloire militaire, le berceau de la philosophie, de l'éloquence et des beaux-arts avait été pendant de longues années courbée sous un joug cruel. Tous les vices qu'engendre l'oppression, vices abjects parmi ceux qu'elle soumet, féroces parmi ceux qui luttent contre elle, avaient dénaturé cette misérable race. Cette valeur qui avait gagné la grande bataille de la civilisation humaine, sauvé l'Europe et subjugué l'Asie, languissait parmi des pirates et des brigands. Ce génie autrefois si brillant, déployé dans chaque branche des sciences physiques et morales, s'était transformé en une ruse timide et servile. Soudain ce peuple abâtardi s'était